Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 6

Artikel: En sortant d'une église
Autor: Oyex-Delafontaine, F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-181273

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Neuvième année. N° 6. Samedi 11 Février 1871.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 11 Février 1871.

La retraite de l'armée du général Bourbaki a produit au milieu de nos populations un mouvement vraiment indescriptible. L'entrée sur notre territoire de soixante à quatre-vingt mille soldats étrangers, débouchant précipitamment par tous les passages du Jura, était un spectacle auquel les paisibles habitants de ces parages n'étaient guère habitués. Partout, la foule se montrait émue à la vue de ces soldats désarmés à la frontière et arrivant à la débandade; partout des mains généreuses leur distribuaient du pain, du vin, des vêtements et des cigares. Cet accueil sympathique arracha des larmes à plus d'un vieux troupier; nous en avons vu s'écrier en essuyant leurs yeux mouillés : « Oh! que vous êtes bons, et que nous sommes heureux sur cette terre de liberté !... »

A Lausanne, où plus de dix mille soldats français ont passé cette semaine, le dévouement de la population a surpassé tout ce qu'il aurait été possible d'imaginer. A la vue de ces pauvres gens, arrivant clopin, clopant, mal chaussés, mal vêtus, portant tous sur leur figure les traces de souffrances morales, de fatigues et de dures privations, c'était à qui pourrait leur donner le plus de secours.

La ville présentait l'aspect le plus étrange ; les rues, les places publiques regorgeaient de soldats, attendant un gîte, un endroit pour se reposer. De tous côtés, on voyait se diriger vers l'Hôtel-de-Ville, où l'on recevait les dons, des femmes, des enfants, des gens de tout âge et de toutes conditions, portant des draps, des coussins, des couvertures, des bas de laine, des chemises, etc. etc.

Les bancs de nos temples furent rapidement enlevés, le sol fut recouvert de paille et la table de la sainte-scène chargée de subsistances, distribuées par des mains dévouées à tous ces malheureux qui venaient s'étendre avec bonheur sur cette couche improvisée.

L'administration fit beaucoup, l'initiative privée plus encore. Partout des dames et des demoiselles, faisant l'office d'infirmières, pansant les blessures, lavant des pieds meurtris ou gelés. Toutes les classes de la société concoururent sans exception à cette grande œuvre de charité.

L'attitude de la population a été si belle, si dévouée, si généreuse que nous nous demandons si nous ne devrions pas remercier la Prusse d'avoir rejeté ces malheureux sur notre sol hospitalier, tant nous avons éprouvé de bonheur à soulager leurs souffrances. L. M.

En sortant d'une église.

...Ils étaient là, couchés, ces soldats sur la paille,
Il est vrai ; mais c'est un lit d'or
Lorsqu'on vient d'affronter le vent de la mitraille
Et l'hiver plus terrible encor ;
Ils étaient là les fils de cette noble France
Toujours grande dans ses malheurs !
L'œil se mouille en voyant cette ruine immense,
O pitié pour tant de douleurs !
Ils étaient là, meurtris; mon Dieu! quelle misère !
Mais la main de la charité
Sait remplacer la main si douce d'une mère
Sur le sol de la Liberté...

Ils sont là tes débris, ô gloire impériale,
Fruit du parjure et de l'orgueil !
Vingt ans tu poursuivis ta marche triomphale...
Ton Capitole est un cercueil !
Tu crois de le briser ? La terre qui le couvre
C'est la France en proie au canon...
--Là, votre œuvre, empereurs - Aussi, jamais le Louvre
Ne revoit un Napoléon !...
Si la France, jamais, à pareille infamie
Consentait encore une fois...
Mais, non ! La *Liberté* sera le bon génie
Du sol où dorment les Gaulois.

On vient de proclamer — image consolante ! —
Que « la force prime le droit. »
La Liberté répond : « je serai triomphante !!!
Si je vis sous un humble toit.
Les palais crouleront plus tôt que mon vieux chaume!
Les peuples, à ma voix, un jour,
Se lèvent... et des rois je verrai le fantôme
S'évanouir et sans retour. »

Attends donc! dors en paix, ô ma sainte patrie !
L'orage épargne le roseau,
Mais s'il te frappe aussi, mère toujours chérie
Défends, défends le vieux berceau
De cette Liberté qu'on veut rayer du monde,
— Semble-t-il — Lève son drapeau,
Et, sous son ombre alors, comme un soleil, féconde,
Le monde naîtra de nouveau.

L'astre aimé de la Paix sur nos Alpes rayonne ;
Ailleurs, il pourra se lever
Quand nous verrons tomber la dernière couronne.
... C'est un espoir, si c'est rêver !

Lausanne, 3 février 1871.

F. Oyex-Delafontaine.

L'arrivée en Suisse d'une partie de l'armée de Bourbaki a été la seule préoccupation du pays depuis une semaine. Il y avait tant de misère à soulager ! Mais aussi comme la charité publique s'est montrée grande et belle ! Pauvres et riches ont fait l'impossible pour adoucir la position de ces malheureux soldats, exténués de fatigue, de faim et de froid. Quel spectacle que celui de nos ambulances ! avec quel dévouement ces dames remplissent leur rôle d'infirmières jusque dans les détails les moins attrayants ! Combien les soldats français qui n'ont eu que trop souvent à souffrir du mauvais vouloir que leur témoignaient leurs propres populations, particulièrement dans les campagnes, n'ont-ils pas trouvé différent l'accueil qui leur était fait partout, dans le plus humble village aussi bien que dans les villes !

Le dévouement de nos populations n'a pas eu sa seule source dans les sympathies que la France malheureuse mérite par la grandeur de son énergie ; il provenait, avant tout, des sentiments de charité chrétienne et d'humanité qui se développent si aisément dans les pays démocratiques, sous le régime de l'initiative individuelle. Un corps d'armée prussien, refoulé sur le territoire suisse comme l'ont été les Français et arrivant dans les mêmes conditions de faim, de froid, de dénûment, aurait rencontré sur son passage les mêmes sentiments charitables et le même dévouement.

Quel contraste entre la conduite de nos populations dans ces tristes circonstances et celle des officiers français ! Voyez-vous passer dans la rue, à côté d'un char à échelles rempli de soldats malades, ce brillant officier en bottes vernies, à la casquette couverte de galons d'or : il n'a pas un regard pour ces malheureux. Il a pu se caser dans une bonne chambre d'hôtel, il a réparé le désordre que le voyage avait apporté dans sa toilette et il trouve insupportable que son dîner se trouve retardé parce que la même cuisine est chargée de préparer des rations pour..... des soldats.

Il n'y avait pas douze heures que Lausanne avait dans ses murs des colonnes d'internés français que la conduite des officiers était jugée par tous comme elle le méritait. Notre conscience républicaine, qui pratique l'égalité sans la crier par dessus les toits, était froissée de tant d'indifférence, de tant de dédains ; nous ne nous attendions guère à trouver l'armée française si aristocratique dans son organisation ; il faudra la transformer bien complétement le jour où elle se mettra au service d'une République qui, abandonnant les traditions monarchiques de la France, voudra prendre au sérieux sa devise :

Liberté, Egalité, Fraternité.

Pourquoi vous occupez-vous si peu de vos soldats ? demandait-on à un officier français. — Ça, ce ne sont pas mes soldats, ce n'est pas mon régiment !

Hein ! quelle solidarité ! et que les misères seraient vite soulagées quand chacun ne s'occuperait que de son régiment ! Combien vîte on arriverait à trouver que son régiment se compose de soi et de soi seulement. C'est avec de tels principes que l'on a vu trop longtemps et jusqu'à ces derniers jours chaque département ne songer à la défense nationale que lorsqu'il était particulièrement menacé. Beau résultat, ma foi, de toutes les grandeurs et de toutes les gloires que l'Empire procurait si généreusement à la France.

Cette indifférence dédaigneuse de l'officier pour le soldat se retrouve dans les relations des divers corps de troupes entr'eux. Le gendarme dédaigne le petit troupier qui, lui, se trouve bien grand à côté de ces pauvres *moblots !* Quelle force véritable voulez-vous demander à une armée dont tous les membres n'ont aucun lien d'affection, aucun intérêt commun ?

Nous voudrions pouvoir, en terminant, signaler la conduite noble et désintéressée des médecins français et montrer comment ils se sont appliqués, dans la mesure de leurs forces, à soigner leurs malades. Mais vous tous qui êtes entrés dans nos casernes et dans nos temples, combien y avez-vous vu de chirurgiens français ? Si je ne savais que deux ou trois d'entr'eux cherchent, dans nos ambulances isolées, à racheter par leur activité et leur bonne volonté l'indifférence de leurs nombreux collègues, je pourrais croire qu'il n'en est entré aucun en Suisse.

Il faut que MM. les officiers sachent bien que les soins empressés que nous accordons à leurs soldats et qu'ils constatent parfois avec un sourire de pitié, ont pris, pour beaucoup de nos concitoyens, le caractère d'une protestation contre l'abandon complet dont le soldat français est l'objet de la part de ses chefs.

Nous réservons, cela va sans dire, quelques honorables mais trop rares exceptions. S. C.

Le compagnonnage en Suisse.

Le compagnonnage, sur lequel le *Conteur vaudois* vient de donner d'intéressants détails, varie suivant les contrées; il est organisé différemment en Allemagne qu'en France, et il ne paraît pas avoir reçu un grand développement dans les autres pays. Le compagnonnage paraît dater de la construction de la cathédrale de Strasbourg ; c'est la franc-maçonnerie des prolétaires et des corps de métiers, comme plus tard l'illuminisme puis le carbonarisme, en Russie, en Italie et ailleurs furent la franc-maçonnerie de la démocratie militante dès le milieu du siècle passé.

La Suisse, avec ses deux nationalités : romande à l'ouest, allemannique à l'est, s'est partagée entre les deux races dont elles dérivent. Dans notre Suisse française le compagnonnage n'existait pas, mais la plupart de ses ouvriers faisaient autrefois le beau tour de France et entraient dans une des coteries rivales qui se partageaient cette puissante association. Qui n'a pas lu le touchant épisode de *Vaudois*